

liess in der Fachpresse Inserate erscheinen, in denen er vor der Verwendung von Nachahmungen seines patentierten Apparates warnte. Das Handelsgericht Zürich erklärte auf Begehren der Klägerinnen hin das Patent des Beklagten als nichtig und ordnete die Publikation des Urteilsdispositivs an. Das Bundesgericht weist die hiegegen gerichtete Berufung des Beklagten ab, hinsichtlich der Frage der Publikation mit folgender

*Erwägung :*

5. — Die Vorinstanz hat das Klagebegehren um Publikation des Urteilsdispositives gutgeheissen mit der Begründung, die Klägerinnen hätten ein berechtigtes Interesse daran, dass die Nichtigkeit des beklagtischen Patentes bekannt werde in den Fachkreisen, die der Beklagte durch seine Inserate unter Bezugnahme auf sein Patent vor der Verwendung patentverletzender Apparate gewarnt hatte. Auf welche Gesetzesbestimmung sich die Publikationsverfügung stützt, sagt die Vorinstanz dagegen nicht. Die Klägerinnen haben sich in erster Linie auf Art. 45 PatG berufen, wonach das Gericht auf Kosten des Verurteilten die Veröffentlichung anordnen kann. Es mag dahingestellt bleiben, ob als « Verurteilter » im Sinne dieser Bestimmung auch der Patentinhaber angesehen werden kann, dessen Patentverletzungsklage abgewiesen oder dessen Patent nichtig erklärt wird, oder ob darunter nur der wegen Patentverletzung Verurteilte zu verstehen sei. Für die letztere Auffassung liesse sich anführen, dass Art. 45 PatG sich unter den Vorschriften über die den Patentverletzer treffenden Sanktionen findet. Die erstere Ansicht wird im Schrifttum (WEIDLICH und BLUM, N. 1 zu Art. 45 PatG) vertreten mit der Begründung, das Interesse der wegen Patentverletzung belangten, obliegenden Partei an der Veröffentlichung des Urteils zum Zwecke der Beseitigung der auf dem Markt über das Bestehen oder Nichtbestehen des Patentes geschaffenen Unsicherheit sei oft ebenso gross wie dasjenige des ob-

siegenden Patentinhabers. Offen bleiben kann diese Frage im vorliegenden Falle deshalb, weil sich die Publikation schon auf Grund der allgemeinen obligationenrechtlichen Bestimmungen über den unlauteren Wettbewerb (Art. 48 OR) rechtfertigt, die von den Klägerinnen ebenfalls angerufen worden sind. Denn die Inserate, mit denen der Beklagte unter Androhung von Straffolgen vor der Verwendung von gegen sein Patent verstossenden Apparaten warnte, waren zweifellos geeignet, die Klägerinnen in ihrer Geschäftskundschaft zu beeinträchtigen oder doch zu bedrohen. Sie können daher nach Art. 48 OR die Einstellung des störenden Geschäftsgebarens verlangen, worunter nicht nur die Unterlassung künftiger derartiger Handlungen zu verstehen ist, sondern auch die Beseitigung des durch die bisherigen Handlungen herbeigeführten Zustandes (v. TUHR OR I S. 349). Die durch die Inserate geschaffene Störung dauert aber an, solange nicht die Ungültigkeit des Patentes bekannt geworden und damit die bestehende Unsicherheit über die Rechtslage beseitigt worden ist. Die Klägerinnen haben daher Anspruch auf die Klarstellung der Verhältnisse, damit die Gefahr weiterer Beeinträchtigung im Besitze ihrer Kundschaft gebannt ist. Als das geeignetste Mittel zur Erreichung dieses Zweckes erscheint die Veröffentlichung des Urteils.

## VIII. URHEBERRECHT

### DROIT D'AUTEUR

17. Arrêt de la I<sup>re</sup> Section civile du 27 mai 1941  
dans la cause Orell-Füssli-Annales S. A. contre Jaggi.

*Droit d'auteur.* L'achat d'une reproduction autorisée d'une œuvre d'art n'autorise pas l'acheteur à reproduire cette reproduction, sans l'autorisation de celui qui l'a faite et de l'auteur de l'œuvre originale ou de son ayant cause. Art. 2, 4, 43 LDA.

*Urheberrecht.* Der Ankauf der erlaubten Reproduktion eines Kunstwerkes berechtigt den Käufer nicht, diese Reproduktion ohne die Erlaubnis des Herstellers und des Urhebers des Originalwerkes oder dessen Rechtsnachfolgers zu vervielfältigen. URG Art. 2, 4, 42.

*Diritto d'autore.* L'acquisto di una riproduzione autorizzata d'un'opera d'arte non dà all'acquirente il diritto di moltiplicare questa riproduzione senza il permesso di chi l'ha fatta e dell'autore dell'originale o del suo successore. Art. 2, 4, 42 LDA.

A la fin de 1939, la S. A. Orell Füssli-Annonces a fait imprimer par la S. A. Orell Füssli-Arts graphiques 16.000 exemplaires d'un calendrier mural destiné à être offert à sa clientèle.

L'un des côtés de l'imprimé reproduisait la photographie d'une sculpture, l'« Avenir », exposée à l'Exposition nationale de Zurich et dont Luc Jaggi est l'auteur.

Estimant que la reproduction faite sans son autorisation lésait son droit d'auteur, Jaggi a intenté action à la S. A. Orell Füssli-Annonces en réclamant le paiement d'une indemnité de 2000 fr. à titre de dommages-intérêts.

Par jugement du 11 mars 1941, la Cour de Justice civile de Genève a admis la demande à concurrence de 500 fr.

Orell Füssli-Annonces S. A. a recouru en réforme en reprenant ses conclusions libératoires.

#### *Extrait des motifs :*

A l'appui de son droit de faire reproduire la photographie de la sculpture du demandeur sur le calendrier, la défenderesse invoque l'art. 30 du règlement de l'Exposition nationale de Zurich qui aurait la teneur suivante : « Die Ausstellungsleitung behält sich das Recht vor, von sich aus nach Gutdünken und ohne Befragung der Aussteller Aufnahmen zu Propagandazwecken zu veranlassen. — Irgend ein Rechtsanspruch aus der Anfertigung und Veröffentlichung solcher Reproduktionen wird durch die Ausstellungsleitung nicht anerkannt ».

Faisant usage de ce droit, dit la défenderesse, la Direction de l'Exposition a autorisé les membres de l'Association

suisse des photographes « à faire des photographies dans l'enceinte de l'Exposition dans un but commercial » (lettre du 24 avril 1940 de la Direction de l'Exposition). La défenderesse a acheté, pour 20 fr., au photographe Ernst Köhli, membre de l'Association, la photographie de l'œuvre d'art de l'intimé, reproduite sur le calendrier. Elle estime dès lors qu'elle s'est conformée à la législation sur le droit d'auteur.

Cette thèse n'est pas fondée même si l'on admet que l'art. 30 du règlement de l'Exposition était opposable au demandeur (point qui n'a pas été élucidé). Le droit d'autoriser des reproductions réservé à la Direction de l'Exposition par le règlement était limité aux photographies faites à des fins de réclame pour l'Exposition et avait par conséquent cessé avec elle. Supposé que la défenderesse fût au bénéfice d'une autorisation directe ou indirecte de l'Exposition nationale, elle ne pourrait opposer au titulaire du droit d'auteur cette autorisation qui, étant postérieure à la fermeture de l'Exposition, sortait des limites du pouvoir réservé à la Direction par l'art. 30 du règlement. Tout au plus pourrait-on lui reconnaître dans ce cas un droit de recours contre l'Exposition nationale qui l'aurait induite en erreur.

En réalité, toutefois, la défenderesse n'a jamais été autorisée par la Direction de l'Exposition à reproduire la sculpture du demandeur. Elle tient ses droits uniquement du photographe Köhli. Les œuvres photographiques sont aussi protégées par la loi sur le droit d'auteur (art. 2 et 4). L'autorisation du photographe était sans doute nécessaire à la défenderesse, mais elle ne lui permettait pas à elle seule de reproduire à son tour l'œuvre d'art ; pour cela il lui fallait en outre l'autorisation de celui qui avait le droit d'auteur sur la sculpture. Or la défenderesse n'a pas obtenu cette autorisation.

Elle objecte en vain qu'il faudrait alors considérer comme interdites les nombreuses cartes postales ou reproductions d'œuvres de l'Exposition qui sont encore en

circulation. En tant qu'elles émanent de photographes qui ont reçu l'autorisation prévue à l'art. 30 du règlement, ces reproductions d'œuvres photographiées pendant l'Exposition restent au bénéfice du droit même après la fermeture de celle-ci. La faute de la défenderesse n'est pas d'avoir acheté une de ces reproductions, mais de l'avoir reproduite à son tour à 16.000 exemplaires sans l'assentiment du demandeur, auteur de l'œuvre originale.

La défenderesse fait encore valoir qu'elle s'est bornée à commander le calendrier à la maison Orell Füssli-Arts graphiques et que celle-ci l'a imprimé et a acheté la reproduction qui a donné naissance au litige. L'action aurait donc dû être dirigée contre cette dernière maison. Cet argument n'est pas décisif. Aux termes de l'art. 42 de la loi, l'action peut être dirigée aussi contre celui qui met en circulation des exemplaires d'une œuvre. C'est le cas de la défenderesse, dont la raison sociale figure seule sur le calendrier sans indication du nom de l'imprimeur.

*Par ces motifs, le Tribunal fédéral*

rejette le recours et confirme le jugement attaqué.

## IX. SCHULDBETREIBUNGS- UND KONKURSRECHT

### POURSUITE ET FAILLITE

Vgl. Nr. 8. — Voir n° 8.

## I. PERSONENRECHT

### DROIT DES PERSONNES

Vgl. Nr. 31. — Voir n° 31.

## II. FAMILIENRECHT

### DROIT DE LA FAMILLE

#### 18. Auszug aus dem Urteil der II. Zivilabteilung vom 10. Juli 1941 i. S. Boschenrieder gegen Gemeinderat Muotathal.

*Nichtigkeit der Ehe*: Die Zuständigkeit der Gerichte, eine zu missbräuchlichem Zweck (Erschleichung des Schweizerbürgerrechts) abgeschlossene Ehe (« Scheinehe ») ungültig zu erklären analog Art. 120 ff. ZGB, wird nicht berührt durch die Befugnis des eidgenössischen Justiz- und Polizeidepartements, Einbürgerungen in gewissen Fällen nichtig zu erklären nach Art. 2 des BRB vom 20. Dez. 1940 (eidg. Gesetzsammlung 56, 2028).

*Nullité du mariage*: La compétence des tribunaux pour déclarer nul le « mariage fictif » en appliquant par analogie les art. 120 ss. CC demeure intacte, bien que le Département fédéral de justice et police ait reçu pouvoir de déclarer nulles certaines naturalisations (art. 2 de l'ACF du 20 décembre 1940; ROLF 56 II 2105).

*Nullità del matrimonio*: La competenza dei tribunali per dichiarare nullo il « matrimonio fittizio » applicando per analogia gli art. 120 e seg. CC resta intatta, quantunque il Dipartimento federale di giustizia e polizia abbia ricevuto facoltà di annullare certe naturalizzazioni (art. 2 del DCF 20 dicembre 1940, RLF 56 II 2195).

Nach der neuern Rechtsprechung ist analog Art. 120 ff. ZGB mit Nichtigkeitsklage einzuschreiten, wenn die Ehe zwischen einem Schweizerbürger und einer Ausländerin nur der Form halber eingegangen wurde zum Zweck, der Braut das Schweizerbürgerrecht zu verschaffen, und nach der Trauung auch tatsächlich keine eheliche Gemeinschaft aufgenommen worden ist (BGE 65 II 133). Ein solches Vorgehen stellt nicht nur einen unzulässigen